

généralement admise est celle-ci : avec la science moderne le savoir a fait d'immenses progrès ; à cette fin il a dû se fragmenter en une prolifération de recherches ayant chacune ses méthodologies, ses appareils conceptuels, ses objets. Il n'est plus possible à personne désormais de les maîtriser toutes, ni quelques-unes, ni même une seule. C'est l'unité du savoir qui est une cause avec elle la mise à jour d'un principe assurant la concordance et ainsi la validité des conduites, des appréciations dans toutes les domaines, des pensées elles-mêmes. Notre comportement quotidien est significatif à cet égard : devant chaque problème particulier, faire appel au spécialiste. Mais si cette pratique se révèle efficace pour un mal de dent ou la réparation d'une machine, elle ne fournit aucune vue d'ensemble sur l'existence humaine et sa destination, vue sans laquelle il est impossible cependant de décider de ce qu'il faut faire dans chaque cas, pour autant que celui-ci concerne justement notre existence, et non pas une chose.

Avec l'interprétation de la crise de la culture comme résultant de la multiplication indispensable des savoirs qui obéissent à la volonté de rigueur et d'objectivité de la science, une présupposition demeure, inaperçue parce qu'allant de soi : ce sont ces savoirs, si divers soient-ils, qui constituent le seul savoir possible, le seul fondement assignable à un comportement rationnel dans toutes les sphères de l'expérience. Comment se fait-il alors qu'en lieu et place de ce comportement adapté de lui-même, on observe partout, dans chacun des ordres de la vie sensible, affective et spirituelle aussi bien que proprement intellectuelle ou cognitive, la même incertitude et le même désarroi — non pas l'ébranlement des valeurs de l'art, de l'éthique ou de la religion, mais proprement leur anéantissement, brutal ou progressif ? Car ce n'est pas d'une crise de la culture en réalité qu'il s'agit mais bien de sa destruction.

Ainsi l'hyperdéveloppement d'un hypersavoir, dont les moyens théoriques et pratiques marquent une rupture complète avec les connaissances traditionnelles de l'humanité, a-t-il pour effet d'abattre non seulement ces connaissances données comme autant d'illusions, mais l'humanité elle-même. Tandis que, semblables à la houle de l'océan, toutes les productions des civilisations du passé montaient et descendaient ensemble, comme d'un commun accord et sans se disjoindre — le savoir produisant le bien, qui produisait le beau, tandis que le sacré illuminait toute chose —, voici devant nous ce qu'on n'avait en effet jamais vu : l'explosion scientifique et la ruine de l'homme. Voici la nouvelle barbarie dont il n'est pas sûr cette fois qu'elle puisse être surmontée.

Michel Henry « La Barbarie »

(Grasset et Fasquelle, 1987, p. 7 à 10)

ANNEE 1989.

Les candidats traiteront les deux questions.

Avertissement : Il sera tenu compte de la qualité de la présentation des copies et de l'orthographe.

1° Vous résumerez ce texte en 200 mots (tolérance 10 % en plus ou en moins). A fin de la votre résumé, vous indiquerez le nombre de mots employés.

2° « Aujourd'hui notre société dépend, et sait qu'elle dépend, du succès de son système d'éducation », dit Ph. ARIES, qui cite également un texte de 1602 où l'école est définie comme « le marché de la vraie sagesse ».

Quels pourraient être, à votre avis, les principes essentiels d'un système d'éducation contemporain ? Vous essaieriez de construire une réflexion personnelle à partir de votre expérience et de vos lectures et en évitant l'énumération de lieux communs.

Paideia : terme grec désignant l'éducation de l'enfant.

Malthusianisme : au sens large du terme, doctrine qui préconise la limitation des naissances.

Au Moyen Age, au début des temps modernes, longtemps encore dans les classes populaires, les enfants étaient confondus avec les adultes, dès qu'on les estimait capables de se passer de l'aide des mères ou des nourrices, peu d'années après un tardif sevrage, à partir de sept ans environ. Dès ce moment ils entraient d'emblée dans la grande communauté des hommes, partageaient avec leurs amis, jeunes ou vieux, les travaux et les jeux de chaque jour. Le mouvement de la vie collective entraînait dans un même flot les âges et les conditions, sans laisser à personne le temps de la solitude et de l'intimité. Dans ces existences trop denses, trop collectives, il n'y avait pas de place pour un secteur privé. La famille remplissait une fonction, elle assurait la transmission de la vie, des biens et des noms, elle ne pénétrait pas loin dans la sensibilité. Les mythes comme l'amour courtois (ou précieux) méprisaient le mariage, les réalités comme l'apprentissage des enfants relâchaient le lien affectif entre les parents et les enfants : on peut concevoir la famille moderne sans amour, mais le souci de l'enfant et la nécessité de sa présence y sont enracinés. Cette civilisation médiévale avait oublié la *paideia* des anciens et elle ignorait encore l'éducation des modernes. Tel est le fait essentiel : elle n'avait pas l'idée de l'éducation. Aujourd'hui notre société dépend, et sait qu'elle dépend, du succès de son système d'éducation. Elle a un système d'éducation, une conception de l'éducation, une conscience de son importance. Des sciences nouvelles, comme la psychanalyse, la pédiatrie, la psychologie, se consacrent aux problèmes de l'enfance et leurs consignes atteignent les parents à travers une vaste littérature de vulgarisation. Notre monde est obsédé par les problèmes physiques, moraux, sexuels, de l'enfance.

Cette préoccupation, la civilisation médiévale ne la connaissait pas, parce que, pour elle, il n'y avait pas de problème, l'enfant dès son sevrage, ou peu après, devenait le compagnon naturel de l'adulte. Les classes d'âge du néolithique, la *paideia* hellénistique, supposaient une différence et un passage entre le monde des enfants et celui des adultes, passage qu'on franchissait par l'initiation ou grâce à une éducation. La civilisation médiévale ne percevait pas cette différence et n'avait donc pas cette notion de passage.

Le grand événement fut donc, au début des temps modernes, la réapparition du souci éducatif. Celui-ci anima un certain nombre d'hommes d'église, de loi, d'étude, encore rares au XV^e siècle, de plus en plus nombreux et influents au XVI^e et XVII^e siècle où ils se confondirent avec les partisans de la réforme religieuse. Car c'étaient surtout des moralistes, plutôt que des humanistes : les humanistes restaient attachés à une culture d'homme, étalée sur toute la vie, et se préoccupaient peu d'une formation réservée aux enfants. Ces réformateurs, ces moralistes dont nous avons observé l'influence sur la vie de l'école et de la famille ont lutté avec détermination contre l'anarchie (ou ce qui leur paraissait désormais anarchique) de la société médiévale, alors que l'Eglise malgré sa répugnance s'y était longtemps résignée, et inclinait les justes à

chercher leur salut loin de ce monde païen, dans la retraite des cloîtres. On assiste à une véritable moralisation de la société : l'aspect moral de la religion commence à l'emporter peu à peu dans la pratique sur l'aspect sacré (...). C'est ainsi que ces champions d'un ordre moral ont été amenés à reconnaître l'importance de l'éducation. On a constaté leur influence sur l'histoire de l'école, la transformation de l'école libre en collège surveillé. Leurs écrits se suivent de Gerson à Port-Royal, et deviennent de plus en plus fréquents aux XVI^e et XVII^e siècles. Les ordres religieux fondés alors, comme les Jésuites ou les Oratoriens, deviennent des ordres enseignants et leur enseignement ne s'adresse plus aux adultes comme ceux des prêcheurs ou des mendiants du Moyen Âge, mais il est essentiellement réservé aux enfants et aux jeunes. Cette littérature, cette propagande, ont appris aux parents qu'ils avaient charge d'âme, qu'ils étaient responsables devant Dieu de l'âme et même après tout, du corps de leurs enfants.

On admet désormais que l'enfant n'est pas mûr pour la vie, qu'il faut le soumettre à un régime spécial, à une quarantaine, avant de le laisser rejoindre les adultes.

Ce souci nouveau de l'éducation va s'installer peu à peu au cœur de la société et la transformer de fond en comble. La famille cesse d'être seulement une institution du droit privé pour la transmission des biens et du nom, elle assume une fonction morale et spirituelle, elle forme les corps et les âmes. Entre la génération physique et l'institution juridique, il existait un hiatus, que l'éducation va combler. Le soin porté aux enfants inspire des sentiments nouveaux, une affectivité nouvelle, que l'iconographie du XVII^e siècle a exprimés avec insistance et bonheur : le sentiment moderne de la famille. Les parents ne se contentent plus de mettre au monde des enfants, d'établir quelques-uns seulement d'entre eux, de se désintéresser des autres. La morale du temps leur impose de donner à tous leurs enfants, et pas seulement à l'aîné, et même à la fin du XVII^e siècle aux filles, une préparation à la vie. Cette préparation, il est entendu que l'école l'assure. On substitue l'école à l'apprentissage traditionnel, une école transformée, instrument de discipline sévère, que protègent les cours de justice et de police. Le développement extraordinaire de l'école au XVII^e siècle est une conséquence de ce souci nouveau des parents à l'égard de l'éducation des enfants. Les leçons des moralistes leur font un devoir d'envoyer leurs enfants très tôt à l'école (...).

La famille et l'école ont ensemble retiré l'enfant de la société des adultes. L'école a enfermé une enfance autrefois libre dans un régime disciplinaire de plus en plus strict, qui aboutit aux XVIII^e et XIX^e siècles à la claustration totale de l'internat. La sollicitude de la famille, de l'Eglise, des moralistes et des administrateurs a privé l'enfant de la liberté dont il jouissait parmi les adultes. Elle lui a infligé le fouet, la prison, les corrections réservées aux condamnés des plus basses conditions. Mais cette rigueur traduisait un autre sentiment que l'ancienne indifférence : un amour obsédant qui devait dominer la société à partir du XVIII^e siècle. On conçoit sans peine que cette invasion de l'enfance dans les sensibilités ait provoqué les phénomènes maintenant mieux connus du malthusianisme, du contrôle des naissances. Celui-ci est apparu au XVIII^e siècle au moment où la famille achevait de se réorganiser autour de l'enfant, et dressait entre elle et la société le mur de la vie privée.

Philippe Aries

« L'enfant et la vie familiale sous l'ancien régime »

Conclusion (Coll. Points, p. 311 à 314)